

Texte de la vidéo du

FAUX Vallon à Saint Rémy

F. 727 ; J.H. 1877

Sacré vallon

Benoit Landais, 2012

En 1927, Jacob Bart de la Faille, aurait personnellement découvert la fausseté de Van Gogh d’Otto Wacker lors de leur accrochage à Berlin à la galerie Cassirer. Selon d’autres Walter Feilchenfeldt aurait éventé la supercherie. Pour le *Petit vallon* de la collection Gachet, ni l’un ni l’autre n’ont rien vu et tous deux l’ont promu. De la Faille l’a accepté au premier catalogue en 1928, Feilchenfeldt l’a acheté au fils du docteur une dizaine d’années plus tard. La petite toile est sans doute le plus risible des faux produits par l’atelier Gachet. Risible, car d’une fausseté partout palpable sans la laideur hideuse de nombre des autres niaiseries de la collection du docteur sur lequel, à en croire Vincent, il ne fallait nullement compter.

Dans son second catalogue De La Faille l’a daté de «septembre-octobre 1889», lorsque Vincent était à l’hospice de Saint-Rémy. Après d’autres, le fils de Walter Feilchenfeldt le date aujourd’hui du mois de « décembre » de la même année, acceptant l’anachronisme d’un soleil d’hiver haut, des couleurs brûlées, du labour hors de saison. Labour d’ivrogne, car le laboureur trace son sillon entre ses jambes bien écartées très à gauche de l’animal au collier de trait autour du ventre, aux pattes dans la charrue, au postérieur de chèvre.

L’attelage ramassé nous permet de coter approximativement le paysage de poupée, en estimant, en gros, la largeur vallon à cinq attelages, soit

quelque 30 mètres, impossible accident géologique! Impossible réalisme du peigne vert aux dents cassées figurant une inutile et hors d'échelle haie de cyprès – plantée dans le sens du vallon, donc du vent, elle ne saurait lutter contre le dessèchement des cultures. Impossible chemin liquéfié, bleu, puis jaune, puis rose, à flanc d'une colline dégoulinant de barbouille, au bout duquel une femme minuscule est occupée à une indiscernable besogne. Impossible chemin verdâtre, comme vertical, se rétrécissant trop vite, sur lequel un homme transparent aux pattes courbes semble porter du bois. Impossible maisons, une seule pour De la Faille qui n'a vu qu'une «maisonnette aux volets verts», tant la seconde est absurde.

Dessin d'enfant que cette bâtisse, sa cheminée, le décrochement de son toit, la patiente ombre bleue qui l'ourle, ses fenêtres trop haut placées, les a-plats de sa façade jaune et de son pignon, écran mauve sur lequel se détache un improbable buisson monté en graine. Cette grotesque protubérance s'échappe, on ne sait comment, d'un fatras de coups de brosses sans rime ni raison, verts ou bleu de Prusse, orangé ou noir, rouge ou jaune, bleu ciel ou brun sans que rien de la végétation ne soit identifiable. La seconde bâtisse – en franc contre-bas malgré le vallon présumé plan – de nouveau en a-plats géométriques, jaune, bleu, orangé, voit l'un des trois pins aux troncs épilés et au feuillage en pompon, fièrement planté dans son toit. Le pin au tronc en fuseau laisse durablement songeur. Ailleurs quelques arbustes – des oliviers à feuilles caduques peut-être? – bordent les traits de pinceau qui dessinent une sorte de vue préparatoire à un relevé cadastral. Les extravagants arbres bleu ciel posés ça ou là, de même couleur, sans égard pour l'éloignement, montrent que l'on a voulu mettre du bleu et que n'importe quoi est prétexte : chemin ou ombre du toit, pignon de la maison ou arbre.

Cette imaginaire vue d'avion aux couleurs gaies est bien sûr sans équivalent et n'a en commun avec l'art de Vincent excepté de la grossière singerie rassemblant divers éléments. Lui – il le dit en janvier, peu après la date choisie à l'aveugle pour cette polychromie – n'avait pas décidé de massacrer son dessin pour rendre la Provence « *Cela m'a pris tout le temps d'observer le caractère des pins, cyprès &c. dans l'air pur d'ici, les lignes qui ne changent pas et qu'on retrouve à chaque pas.* »

La lumière absurde, le dessin grossier, les couleurs incohérentes, les complémentaires de pacotille, la perspective folklorique, le mépris affiché

pour le réalisme, l'absence d'unité, les zones d'anarchie ou de répétition de formes et de touche sont autant d'arguments qui, même pris séparément, suffisent à écarter l'authenticité, mais puisque Julius Meier-Graefe l'aurait gobé en 1903, parmi les petites vues du village, dans un lot de 26 «van Gogh» que lui que lui garantissait le bon docteur Gachet, la critique continue à gober. Elle date la toile de «décembre 1889», car, le 7, décrivant son envoi de la veille, Vincent mentionne une toile avec labourage qu'il destine à sa mère et à sa soeur, ce qui écarte de fait l'existence d'un second laboureur alors.

L'inexplicable surgissement entre les mains du docteur, n'arrête pas la critique qui voit là une provenance fiable... puisqu'il a connu Vincent. Trois autres toiles fausses également réputées peintes en décembre à Saint-Rémy sont dans le même cas : un *Petit ruisseau* que Meier-Graefe souhaitait acheter, une vue qui passe pour être celle du *Mas de la Dame* ou encore une *Route à Saint-Rémy*. Il faut en outre ajouter à ce lot le faux *Jardin de l'Asile* aujourd'hui muni d'une fausse mention dans les lettres de Vincent.

La vérité est que les dupes des Gachet déguisés en connaisseurs sont devenus par la force des choses leurs complices. D'Auvers à Berlin, d'Auvers à Amsterdam, d'Amsterdam à Munich, d'Allemagne, où il fut prise de guerre, à L'hermitage, qui aujourd'hui l'héberge, de Paris, où il fut défendu avant de l'être en fanfare à La Haye, à Paris, New York, Amsterdam ou Zurich par les inlassables défenseurs des faussaires d'Auvers, le *Petit vallon*, mièvrerie de l'art frelaté des Gachet insulte la mémoire de Vincent, mémoire bafouée par ceux qui prétendent la défendre.

Colporteurs de l'aveuglement d'hier, les experts d'aujourd'hui continuent à confondre vessies et lanternes. La circulation des images, la lumière des projecteurs auront pourtant fatalement raison de la fausse science dont il est fait du miel.